Questions de communication

14 | 2008
Moteurs de recherche. Usages et enjeux

Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*

Lyon, ENS Éd., coll. Sociétés, Espaces, Temps, 2007, 312 p.

Catherine Gravet

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1500
DOI : 10.4000/questionsdecommunication.1500
ISSN : 2259-8901

Éditeur
Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée
Date de publication : 1 décembre 2008
Pagination : 335-337
ISBN : 978-2-86480-981-4
ISSN : 1633-5961

Référence électronique
Catherine Gravet, « Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre* », *Questions de communication* [En ligne], 14 | 2008, mis en ligne le 23 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1500 ; DOI : https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.1500

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*

Lyon, ENS Éd., coll. Sociétés, Espaces, Temps, 2007, 312 p.

Catherine Gravet

RÉFÉRENCE

Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*. Lyon, ENS Éd., coll. Sociétés, Espaces, Temps, 2007, 312 p.

1 Un bref avant-propos précise les apports de cette édition de 2007. En effet, l'accueil de la première édition (*Écrire l'histoire des femmes*, Lyon, ENS Éd., 1998) a encouragé l'auteure à actualiser ses références, à compléter une bibliographie déjà très fournie (pp. 241-309), mais surtout à ajouter à son essai une quatrième partie, résultat de ses recherches sur le genre– soit une addition de près d'un tiers du volume (pp. 185-239). La préface de l'historien Alain Corbin (caution masculine) met clairement en évidence les motivations, les objectifs, ainsi que l'énorme importance historiographique et épistémologique de l'entreprise de Françoise Thébaud. L'auteure elle-même revient sur ces points en introduction, en y ajoutant les limites de son analyse et en anticipant les critiques, avec beaucoup d'intelligence et de convivialité. Issu d'un mémoire pour le diplôme d'habilitation à diriger les recherches (1995), le livre est important d'abord par le travail considérable qu'il a nécessité sur un objet neuf, novateur et essentiel dont la légitimation est encore un combat. Mais aussi parce que c'est justement l'œuvre d'une militante qui prend position aussi bien sur les questions féministes que dans le débat pour une « nouvelle histoire », et qui, surtout, sait concilier émotion et exigence scientifique.

2 La « triple motivation » de l'auteure– forger une mémoire de 25 années de recherche française en histoire des femmes, comparer avec l'histoire des femmes aux États-Unis tout en rétablissant un dialogue international, et faire connaître un domaine de recherche souvent ignoré voire injustement dénigré – est bien de donner une « défense

et illustration de l'histoire des femmes » (p. 22), de dresser un état des lieux qui s'articule en trois parties correspondant aux étapes d'un mouvement auquel Françoise Thébaud a participé : « L'Émergence de l'histoire des femmes ou l'affirmation d'un nouvel objet- sujet d'étude » (pp. 29-65) ; « L'Histoire au féminin ou la phase d'accumulation » (pp. 67-115) et « Le Temps du *gender* » (pp. 117-172).

3 Ce parcours chronologique commence par la recherche d'une « année zéro » de l'histoire des femmes au travers de textes clés comme la *Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne* (1791) d'Olympe de Gouges, *Une chambre à soi* (1929) de Virginia Woolf, mais aussi de textes méconnus comme ceux de Marguerite Thibert ou de Mary Beard, significatifs de la thèse de l'auteure : le récit historique est fonction de la position et du sexe de l'observateur. Pour tant, si l'on excepte Christine de Pisan et quelques autres, les Françaises en produisent peu. Dès que l'Histoire devient discipline universitaire, c'est une affaire d'homme. Ainsi de nombreuses femmes (comme Lucie Varga par exemple) ont-elles travaillé dans l'ombre des chercheurs de la patriarcale École des Annales. L'histoire officielle se tait. Bien que quelques essais paraissent sur l'histoire du féminisme au début du XX^{e} siècle, bien que le combat de la médiéviste anglaise Eileen Power (1889-1940) soit emblématique, il faut attendre 1965 pour qu'un historien tente une synthèse. Les sociologues commencent à poser la question de la différence des sexes, les *Annales* s'ouvrent à de nouveaux objets. La démographie, l'histoire de la famille, les marginaux deviennent sujets d'étude et préparent le terrain pour une histoire des femmes qui plonge aussi ses racines dans la pensée de Michel Foucault. Mais l'impulsion décisive est venue du mouvement des femmes, politique et social, né en France en 1970. Car ce n'est qu'en 1972 que s'ouvre le premier centre d'études féminines à l'université de Provence. Dans un premier temps, se développe sur tout une « histoire ouvrière du travail féminin » (p. 56) qui oppose parfois violemment ouvriers et féministes et dans laquelle l'auteure elle-même s'engage avec passion dès 1973, grâce à l'ouverture de l'Université Paris 7 et en concordance avec les propositions de recherche données par Michelle Perrot.

4 La deuxième partie de l'ouvrage décrit d'abord l'importance de la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes* qui publie, de 1979 à 1985, de gros cahiers thématiques rendant compte des recherches en cours. À l'instar des anglophones qui, pour rendre visible la question des femmes, ont pu forger le suggestif *herstory*, Huguette Bouchardeau joue avec les mots – *Pas d'histoire, les femmes...*, Paris, Éd. Syros, 1977 – pour dire sa colère. Comment en effet lutter contre l'absence quasi-totale de matériaux traditionnels de l'historien ? Il faut donc chercher des traces ailleurs, dans les correspondances par exemple, dont on cite de nombreux exemples, ou dans les « archives orales et visuelles » pour les périodes plus récentes, ce qui amène l'historienne à repenser ses méthodes et à accumuler un important matériau bibliographique. Sans toujours respecter l'ordre chronologique, Françoise Thébaud s'attache à détailler tous les progrès accomplis, en France et ailleurs, dans cette deuxième phase de l'histoire des femmes – et son travail vaut ici comme ailleurs par l'accumulation de références aussi bien que, encore une fois, par son implication personnelle. Le nouveau champ historique conduit alors des investigations sur les sujets les plus variés, de la prostitution à la machine à laver, en passant par la limitation des naissances, avec une prédilection pour ce qui touche au privé et au corps (sans pourtant s'appesantir sur la sexualité proprement dite) – sujets qui partent dans deux directions : d'une part, l'inventaire, souvent la dénonciation, des malheurs féminins, effets des mécanismes de domination qu'on n'analyse pas ; d'autre part, la construction d'une identité féminine

autonome, par le biais du travail, de la maternité, de la philanthropie, etc., avec l'émergence du féminisme. En somme, cette grosse décennie d'accumulation de travaux a permis de répondre par l'affirmative à la question : les femmes ont- elles une histoire ? Mais ces recherches mettent souvent en cause les catégories et la périodisation de l'Histoire traditionnelle, ce qui leur vaut incompréhension et résistance des institutions, malgré quelques manifestations importantes, comme le colloque de Toulouse en décembre 1982, qui a « ritualisé [le] champ de recherches sur les femmes » (p. 101). Bien que consciente des risques de subjectivité, de radicalisation, de simplification, d'aporie, d'isolement..., Françoise Thébaud choisit de considérer cette phase comme essentiellement productive.

5 L'évolution terminologique a son importance. La troisième partie, théorique, s'ouvre sur le *gender*, terme adopté de mauvaise grâce en français à défaut d'une traduction adéquate, et dont elle tente de cerner les enjeux. Le genre, variable dans le temps et l'espace au contraire du sexe, renvoie à un ensemble de pratiques et de représentations, d'activités et de rôles, d'attributs et de croyances sur lequel l'histoire des femmes en France a finalement su se pencher, dès les années 80. Le concept et l'approche nouvelle se diffuse lentement, une méthode essentiellement basée sur la comparaison homme/femme s'en dégage. Comprendre comment le genre construit les rapports sociaux nécessite aussi une approche plus théorique, plus politique, voire plus philosophique comme celle de l'historienne post-structuraliste américaine Joan Scott. Mais cette dernière, dont les critiques sont jugées trop sévères, a notamment souligné les différences entre femmes en sous-estimant la fécondité de la *gender history*. Ainsi Gisela Bock propose-t-elle de dépasser les dichotomies et d'historiciser le biologique (1989, 1992). Si l'histoire des femmes – productrice de savoirs à condition de ne pas fermer les yeux sur d'autres types de relations socio-culturelles – permet notamment une nouvelle histoire au masculin, c'est parce qu'elle reconsidère événements et phénomènes du passé (y compris le travail et le mouvement ouvrier, ou encore ce qui touche à l'urbain) dans une perspective sexuée qui leur donne une dimension politique. Parmi les nombreux exemples qui illustrent la fécondité de l'analyse, on retiendra peut-être ces travaux sur la responsabilité des Allemandes dans les crimes nazis. La catégorie de sexe est-elle légitime pour étudier tous les sujets ? (p. 139). La parution chez Plon, en 1991, de l'*Histoire des femmes en Occident* (5 volumes) et son succès révèlent ce qu'est le *gender* à la française : travail mixte, dirigé par un homme (Georges Duby propose à Michelle Perrot de collaborer), adoptant les césures chronologiques classiques, accordant un place importante aux discours et aux images, l'ouvrage collectif (72 auteurs ; Françoise Thébaud a dirigé le volume sur le xxe siècle où elle montre notamment qu'homme et femme n'ont pas vécu la Grande Guerre de la même manière) a suscité beaucoup de critiques malgré les approches plurielles. Elles sont jugées trop éclectiques sans doute, trop éloignées du post-modernisme des historiens américains partisans de la « nouvelle histoire culturelle ». Au risque de sombrer dans le solipsisme, la « déconstruction » pratiquée par le *gender* post-structuraliste aux États-Unis a déplacé l'histoire des femmes « vers l'analyse du langage et de la production de signifiés » et a mené à des résultats jugés incompréhensibles (pp. 162-163). La polémique devrait cependant stimuler la recherche. Fin des années 90, l'histoire des femmes, qui s'oriente sur des thèmes neufs comme les relations entre maternité et citoyenneté, la place actuelle des femmes dans l'espace public, leur rôle économique, le dimorphisme sexuel de la pratique religieuse, se heurte toujours au refus des institutions françaises alors que les institutions européennes ou internationales lui sont

ouvertes. Le *gender* est diffusé par de nombreuses revues, comme *Arenal*, *Sextant* ou *Clio* tandis que l'histoire de l'antiféminisme émerge.

6 Le « plaidoyer aux accents émouvants » de 1998 (selon les termes d'Alain Corbin) se terminait par une invitation à poursuivre l'aventure, y compris sans les femmes. La quatrième, dernière et nouvelle partie de cette réédition tente de cerner la portée des recherches les plus récentes, tout en tenant compte des critiques émises à l'égard de la première édition – et les points d'interrogation des sous-titres rappellent les difficultés de l'enquête. La première difficulté est de sortir des limites hexagonales, tant pour les chercheuses que pour l'historiographe, alors que le dialogue international, gage de légitimité, est indispensable. Maintenant que sont dépassées les polémiques autour du terme *gender* et que « genre » dans tous ses usages, terme défendu notamment par Michèle Riot-Sarcey contre l'avis de l'Académie française, semble adopté, la barrière linguistique ne devrait pas empêcher que les études comparatives s'élargissent et prennent en compte l'histoire des Scandinaves, des Chinoises, des Maghrébines, des Slaves... À côté de« l'interrogation récurrente autour de la domination (masculine) et de la capacité d'action des femmes » (p. 209), de nouvelles approches (plus nuancées et optimistes), de nouveaux objets (du moins d'anciens revisités) existent : des travaux sur la condition ancillaire ou sur l'accès des femmes à l'administration publique par exemple, viennent compléter le thème femme/travail, en s'écartant de la sphère privée où, auparavant, l'analyse se cantonnait ; un essai d'Helen Chenut, vaste et globalisant, observe « la fabrique du genre » (p. 212) dans les domaines de la vie privée, mais aussi de la culture, de la politique, etc. Le nouvel attrait pour les biographies de femmes permet une réflexion sur ce type d'écriture et sur le l'usage des « archives de soi » en histoire. Les lectures se diversifient, les périodes analysées sont de plus en plus contemporaines, les sujets tabous (sexualité ou colonialisme) sont au programme, la sociologie s'en mêle... Le foisonnement rend la synthèse ardue. Aux États-Unis, l'histoire des femmes et du genre est désormais totalement reconnue et intégrée aux programmes d'enseignement supérieur. En France, l'« embellie » de l'an 2000 (p. 234), due notamment à la création d'association comme celle de jeunes chercheurs et chercheuses en Études féministes, genre et sexualité (l'effigies), à l'ouverture des revues généralistes d'histoire, à la signature de convention comme celle qui garantit la promotion de l'égalité des chances entre filles et garçons, femmes et hommes dans le système éducatif français (2000),à l'inauguration de l'Institut Émilie du Châtelet à Paris, ne doit pas cacher les difficultés qui subsistent :rareté des postes, risque de « dilution », manque de légitimité.

7 La conclusion, très brève (p.239),contrairement à celle de la première édition (fournie pp. 173-184), ouvre la perspective d'une vaste thèse d'histoire culturelle. Françoise Thébaud, qui exprime son soulagement à l'idée de « prendre congé » de la synthèse historiographique, fait malheureusement l'impasse sur d'indispensables index qui auraient été d'un grand profit pour repérer les chercheuses (chercheurs), si abondamment cité(e)s, et leurs thèmes de recherche.

AUTEURS

CATHERINE GRAVET

Université Mons-Hainaut, catherine.gravet@gmail.com